

Préface : se former à la mobilité intellectuelle : La culture du double-je



Jacques Cortès

Fondateur et Président du GERFLINT



*C'est un grand agrément que la diversité :
Nous sommes bien comme nous sommes.
Donnez le même esprit aux hommes,
Vous ôtez tout le sel de la société.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
Antoine Houdar de La Motte (1672 - 1731)*

*Pourrons-nous un jour « habiter poétiquement la terre » ?
Edgar Morin*

Lorsque Robert Galisson, reçut le titre de Docteur Honoris Causa de l'Université de Turin, le 23 avril 2001, il conclut sa *lectio magistralis* en ces termes : « *Ma conclusion (qui ne saurait en être une !) confirmera ce que vous savez déjà : je ne suis pas un «travailleur de la preuve », ma discipline ne me le permet pas. Je me verrais plutôt comme un artisan de l'essai et de l'erreur, un abonné de la controverse qui, dans l'obstination et l'humilité, par le truchement des langues-cultures, avec le concours et sous le contrôle des acteurs de terrain, s'efforce d'agir sur le vécu quotidien de l'école, de rendre le monde moins inacceptable, moins opaque, de faire reculer la formidable capacité d'aveuglement et d'inertie des hommes, en rallumant, chez les plus jeunes, l'envie de prendre en main leur destin, de retrouver une dignité perdue* »¹.

En forgeant, par ailleurs, la dénomination *didactologie des langues-cultures*, Robert Galisson eut à cœur de rectifier deux attitudes traditionnelles qu'il récusait sans réserve : d'une part, la trop fameuse distinction entre Théorie et Pratique que Bachelard avait déjà mise à mal dans *Le nouvel Esprit scientifique*², le terme didactologie, « starisé » par Galisson, impliquant une relation dialectique profonde entre l'observation du terrain et sa théorisation progressive toujours en devenir ; d'autre part, et consécutivement, l'idée qu'il fallait

remplacer le vivace et traditionnel *enseignement-apprentissage des langues* par une formulation moderne et vraiment créative : *l'éducation aux langues-cultures* dès lors que l'on admettait enfin l'idée que l'instruction était et reste un concept quelque peu étriqué au regard de l'éducation ouvrant sur l'infinie ouverture du monde de la pensée aux valeurs qui la nourrissent à travers les mots et situations qui l'expriment plus ou moins fidèlement. Ce sont là des avancées majeures que je souhaiterais mobiliser dans cette préface, au moment où, avec Clara Ferrão Tavares, fidèle disciple - comme je le suis moi-même - de Robert Galisson, le GERFLINT crée une nouvelle revue offerte aux chercheurs (quel que soit leur statut administratif) qui, au Portugal ou ailleurs, ont et auront de plus en plus besoin de références et d'échanges dans le domaine très large de la connaissance dans l'ensemble des sciences humaines et sociales.

Pour une préface inaugurale, il est nécessaire de rappeler la difficulté de construire un discours scientifique qui vaille la peine d'être lu, non par un évaluateur unique, mais par un ensemble plus ou moins important d'individus (le lectorat de la revue) concernés par les thèmes traités dans chaque numéro qui fonctionneront soit comme référents soit comme cibles propices à la polémique, cette reine des batailles discursives entendue comme moteur de tout progrès de la connaissance.

Bilinguisme et dialogisme

Commençons par une rapide intrusion dans le discours. La formule *double-je* qui figure dans le titre de cette préface m'a été inspirée par une émission télévisuelle de Bernard Pivot³ qui interrogeait des Français plus ou moins célèbres, porteurs génétiquement d'une double culture qu'ils revendiquaient en totalité sans obligatoirement en éprouver un quelconque traumatisme. Leur *Je* pouvait donc varier selon les circonstances, comme c'est le cas pour tout mortel en état de produire un discours plus ou moins cohérent dans chaque situation vécue par lui. Constater cela n'est évidemment pas une nouveauté (ou *un scoop* dirait quelqu'un de plus « branché » que moi). Comme le remarquait, il y a 30 ans déjà, Todorov, « *il n'existe pas de sujet dont le discours ne soit pluriel, comme il n'existe pas de discours qui ne fasse entendre qu'une seule voix*⁴ ». Depuis Bakhtine⁵ on parle couramment de dialogisme qui n'est rien d'autre qu'une situation d'antagonisme entre deux logiques « *se nourrissant l'une de l'autre, se complétant, mais aussi s'opposant et se combattant*⁶ ». Mais cela ne se résume pas à la coprésence de deux discours étrangers tentant de s'accommoder l'un à l'autre en situation de face à face. L'autre, en effet, peut très bien - et c'est constamment

le cas - être nous-même car c'est plus souvent avec nous-même qu'avec l'autre (ou les autres) que nous dialoguons. Constat banal mais qui permet d'ouvrir un peu plus notre esprit à la mixité, c'est-à-dire à une complexité commençant déjà dans le soliloque et se surmultipliant dans la communication duelle, plurielle, interculturelle ou transculturelle.

Dans le cas du *double-Je* à la manière de Pivot, le dialogisme est dans la plus complexe situation possible envisageable puisque le sujet est également bilingue. Son langage écrit ou oral est donc nourri de discours qui peuvent être contradictoires, mais ses référents culturels peuvent être pris dans les deux langues-cultures qu'il pratique de façon plus ou moins équivalente. Une chose pour un sujet donné, est donc d'avoir à sa disposition deux (ou plus de deux) langues ; une autre chose de noter, chez un individu quelconque, pas obligatoirement bilingue, la coprésence de deux ou même de plusieurs discours différents. Il n'est pas nécessaire de passer par les stances de Rodrigue, pour connaître les affres du soliloque de l'indécision. Le théâtre met tout cela en scène avec une précision remarquable et réduit le problème à des limites tout à fait raisonnables puisque Rodrigue saura exactement quoi répondre, quelques vers plus loin, à toutes les questions qu'il se pose dans le passage que je cite ici. Dans la vie réelle, ce n'est que très rarement le cas.

<i>Que je sens de rudes combats!</i>
<i>Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse:</i>
<i>Il faut venger un père, et perdre une maîtresse;</i>
<i>L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.</i>
<i>Réduit au triste choix, ou de trahir ma flamme,</i>
<i>Ou de vivre en infâme,</i>
<i>Des deux côtés mon mal est infini.</i>
<i>O Dieu! l'étrange peine!</i>
<i>Faut-il laisser un affront impuni?</i>
<i>Faut-il punir le père de Chimène</i>

Le cas de Rodrigue est certes intéressant mais simplissime. Il en est de plus étonnants se situant même à la limite du possible. S'agissant d'un personnage comme l'académicien franco-chinois François Cheng⁷, la situation que nous allons esquisser dans les lignes qui suivent, est autrement plus délicate. François Cheng arrive à Paris en 1948 alors qu'il n'a pas encore 20 ans. Son cas est sans doute la limite extrême de difficulté qu'on puisse imaginer en matière de bilinguisme et de dialogisme. Avant même de résider en France, il a vécu, en effet, une sorte de bilin-

guisme à l'intérieur de la langue chinoise *du fait de l'existence d'une écriture idéographique indépendante de la parole*, une écriture, donc, ayant engendré *une langue écrite qui, sans être véhiculée d'abord par son support écrit, ne peut être comprise par l'oreille*. Dès lors, chaque signe tracé correspond à une représentation du monde qui n'est pas du tout tributaire de contraintes phonétiques et syntaxiques mais *des grandes lois qui régissent la cosmologie chinoise*. Tout Chinois, *pour peu qu'il ait été initié à la langue écrite, est donc travaillé par deux voies parfois complémentaires, parfois divergentes, celle de la parole et celle de l'écriture*. On sait, par exemple, que le Japon a adopté le système d'écriture idéographique de la Chine. Dès lors, avec pour support oral la langue japonaise, un Japonais peut lire et comprendre approximativement un texte réalisé en idéogrammes chinois ; et réciproquement, pour un Chinois à partir de la langue chinoise comme support oral, il peut lire un texte japonais écrit en *Kanjis* (mot désignant les idéogrammes empruntés au chinois par le japonais lettré). Nous sommes là devant une situation extraordinaire car, pour les linguistes saussuriens que nous sommes, la vraie langue est la langue orale, alors que pour un savant asiatique (chinois ou japonais), la vraie langue est la langue écrite. Je ne m'éterniserai pas sur des questions de ce type, mais il est certain que ce qui est mis en valeur par ces exemples, c'est que la culture est intrinsèquement liée à toute langue et qu'il faut donc plus que jamais, considérer le mot valise **langue-culture** comme l'aspect fondamental de toute approche du sens à produire (écriture) ou du sens produit (interprétation) si l'on veut comme le dit magnifiquement Galisson : *« rendre le monde moins inacceptable, moins opaque, faire reculer la formidable capacité d'aveuglement et d'inertie des hommes, en rallumant, chez les plus jeunes, l'envie de prendre en main leur destin, de retrouver une dignité perdue »*.

Créer une nouvelle revue, s'inscrit dans un tel idéal, car c'est choisir volontairement de se situer dans des constellations culturelles d'une infinie diversité. Pour nous, Européens, le mythe fondateur c'est Prométhée, le voleur de feu ; pour un Chinois, c'est Ts'ang Chieh⁸ le voleur d'écriture. Culture du verbe fugace d'un côté, culture du signe éternel de l'autre ; culture de l'action contre culture de la poésie ; culture de l'abstraction phonématique contre culture de l'image ; culture de la transcription de la parole contre culture de la source de toute création reliant millénairement *l'esprit humain à l'origine* dans ces idéogrammes chargés d'histoire et ouverts à tous les possibles, de la calligraphie à l'architecture en passant par la peinture, la sculpture, la littérature, le théâtre, la danse et aussi, bien entendu, les sciences et les techniques, l'art de vivre en société, l'art de régler ensemble

les rapports humains. Les deux modèles de civilisation que nous avons simplement esquissés dans les lignes qui précèdent n'ont d'autre objectif que de conforter l'absolue nécessité, pour tout projet d'écriture, de ne pas se bloquer dans une perception figée de la pensée. On a déjà dit beaucoup de belles choses à ce sujet depuis quelques décennies. Il faut simplement les rappeler ici. Je pense, par exemple, au beau livre publié en 1993 par Gisela Baumgratz Gangl⁹ (Hachette, col.F) où elle indiquait déjà que la position d'un individu (un auteur d'article pour ce qui nous concerne), dans son contexte national ou communautaire, ne doit pas devenir « la frontière de sa perception et de sa pensée, l'horizon borné de sa conscience, ou même simplement la référence absolue de ses jugements et de ses actions (tendance qui débouche sur l'ethnocentrisme, voire sur un certain « eurocentrisme »). Il pourra au contraire percevoir son appartenance à des groupes plus larges qui tendent vers *l'humanité dans son ensemble* » - p.21). Et elle posait la nécessité de...

Se former à la mobilité intellectuelle

C'est là une question d'importance qu'il convient de bien souligner - dès la naissance de *Synergies Portugal* - à un moment de l'Histoire des Hommes où, sous des pressions économiques formidables (crise mondiale aidant), on observe l'affrontement de deux idéologies communicatives : celle qui chante l'alleluia antébabélien d'une même langue pour tous (du moins pour ces choses « sérieuses » que sont le commerce, les sciences, les techniques, l'innovation, la compétitivité...) afin d'en finir avec le coût estimé exorbitant de ce qu'on appelle très classiquement l'enseignement-apprentissage des langues étrangères, position qui passe à la trappe, à l'exception de l'anglais, toutes les langues et les cultures du monde vécues comme d'insupportables obstacles à une bonne gouvernance terrestre ; et celle à l'opposé qui célèbre, avec T.Todorov (op.cit.) « *l'euphorie du dédoublement (.) qui parle de la beauté du métis, qui fait l'éloge du cosmopolitisme ou qui dit la passion du polylogue* ».

Le problème se résume-t-il à une telle alternative ? Certainement pas. La nécessité de doter la planète d'une langue considérée comme une sorte d'*espéranto naturel* n'est pas, en soi, une mauvaise idée. S'il s'agissait d'un idiome servant de véhicule pratico-pratique de communication, on pourrait à l'extrême rigueur s'en accommoder comme d'un nécessaire pis-aller encore qu'il serait fortement menacé lui-même dans toutes ses dimensions : phonétique, lexicale, syntaxique, discursive, poétique... devenant victime de tous les viols, de toutes les modifica-

tions les plus fantaisistes sans espoir de régulation, de contrôle, de réglementation et de correction. Transformer l'anglais en une *koiné* superposée à toutes les langues du monde elles-mêmes réduites à ne plus être que des dialectes à vocation vernaculaire plus ou moins privée, voire ésotérique, comment prendre au sérieux un tel cataclysme pour la culture mondiale ? Se développe, en effet, quelque chose qui ressemble à s'y méprendre à la destruction massive et programmée du patrimoine linguistique et culturel mondial dont Claude Hagège¹⁰ dénonce déjà, avec force et pertinence, l'accomplissement progressif apparemment inéluctable. Il est curieux que tout le monde s'indigne du fait qu'au nom d'une spiritualité obscurantiste, des individus mal inspirés aient pu détruire à l'explosif, avec toute la ferveur religieuse du monde, les Bouddhas deux fois millénaires taillés dans les falaises afghanes de Bamiyan¹¹. Que dire alors de la destruction tout aussi obscurantiste de nos langues-cultures à l'explosif d'une prétendue efficacité économique ? Ni le mysticisme créationniste, ni le culte du Veau d'or ne justifient la destruction d'une œuvre d'art ou la réduction au silence d'une langue-culture. Dans les deux cas l'indignation est la même. C'est sur de telles bases axiologiques qu'il faut tenter de restaurer l'unité humaine, et, à son échelle, avec toute l'humilité et la modestie du monde, considérer la revue *Synergies Portugal* comme une contribution précieuse au projet d'éducation aux langues-cultures préconisé par Robert Galisson.

Gardons donc précieusement nos langues et nos cultures maternelles et faisons l'effort d'entrer, de façon plus profonde et fraternelle, dans les langues et les cultures d'autrui. Si le monde d'aujourd'hui paraît plus agressif que jamais, si d'aucuns ont pu parler de « choc des civilisations », de décomposition et d'échec de la mondialisation, c'est bien parce qu'au niveau le plus élevé, on tient un langage économique se voulant rationnel et même raisonnable alors qu'il est totalement incompatible avec nos origines et avec l'idée même de culture. Le mot *culture*, en effet, depuis Cicéron¹² au moins, implique à la fois la nourriture du corps et celle de l'âme comme le marquent parfaitement les termes *agri cultura et animi cultura*. Sans nourriture, on meurt.

Synergies Portugal, que nous accueillons avec fierté et plaisir dans notre programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau, est un apport considérable à l'enrichissement de nos échanges internationaux. Merci à Clara Ferrão Tavares de sa fidélité à Robert Galisson et à moi-même, bienvenue à tous les artisans de cette belle entreprise et longue vie à notre nouvelle revue.

Notes

¹ Le texte de ce discours a été publié dans la revue les ELA n° 128 (2002/4) sous le titre « Didactologie : de l'Éducation aux langues-cultures à l'Éducation par les langues-cultures ».

² Gaston Bachelard, *Le nouvel esprit scientifique*, PUF, Paris 1934, 13^{ème} édit. 1973.

³ Bernard Pivot est un célèbre présentateur de TV, aujourd'hui membre du jury de l'Académie Goncourt.

⁴ Tzvetan Todorov, « Bilinguisme, dialogisme et schizophrénie » in *Du bilinguisme*, Denoël, Paris, 1985, pp.11-38.

⁵ Mikhaïl Bakhtine (1895-1975) est, en principe, le créateur du concept de *dialogisme* dont nous servons ici en le définissant avec Edgar Morin. Nous n'entrerons pas dans la polémique ardente déclenchée par Jean-Paul Bronckart et Cristian Bota sur la légitimité de cette paternité que ces deux auteurs attribuent à Volochinov et Medvedev.

⁶ Morin Edgar, *La Méthode* n° 5, *L'humanité de l'humanité*, Seuil, Paris, p. 347.

⁷ François Cheng, « Le cas du chinois » in *Du Bilinguisme*, op.cit (voir note 4 ci-dessus), pp.227-242.

⁸ Ts'ang Chieh vécut sous le règne de l'Empereur Huang Ti, quelque part au cours du 3^{ème} millénaire avant J.C. (les dates proposées vont de -2697 à - 2589). Il est considéré comme l'inventeur de l'écriture idéographique chinoise qui est donc vieille d'environ 5000 ans et qui est, bien plus que l'écriture phonématique ou syllabique, imprégnée de toute la culture chinoise.

⁹ Gisela Baumgratz Gangl, *Compétence transculturelle et échanges éducatifs*, Hachette FLE, Collection Références, Paris, 1993.

¹⁰ Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Odile Jacob, Paris, 2000.

¹¹ En Mars 2001, les statues millénaires de Bamiyan, en Afghanistan, ont été détruites à l'explosif par des Talibans considérant qu'elles constituaient une offense à Dieu. Plus près de nous, on sait que des destructions du même ordre ont actuellement lieu dans le nord du Mali. Nier un symbole artistique de pierre légué par nos ancêtres est un exemple de sottise humaine construite sur un raisonnement religieux. Que dire de la disparition rapide du patrimoine linguistique et culturel de l'humanité construite, elle, sur un raisonnement économique ? Dans les deux cas, on détruit, au nom d'une valeur quelconque, les miracles de l'humanisation.

¹² Le mot Culture, dans son acception figurée (*animi cultura*), nous renvoie aux Tusculanes (plus exactement les *Tusculanae disputationes*) de Cicéron, 45 avant JC. Les analystes actuels du concept de culture situent légitimement à cette date l'origine de l'acception philosophique.